

JOURNAL D'UN TEMOIN
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

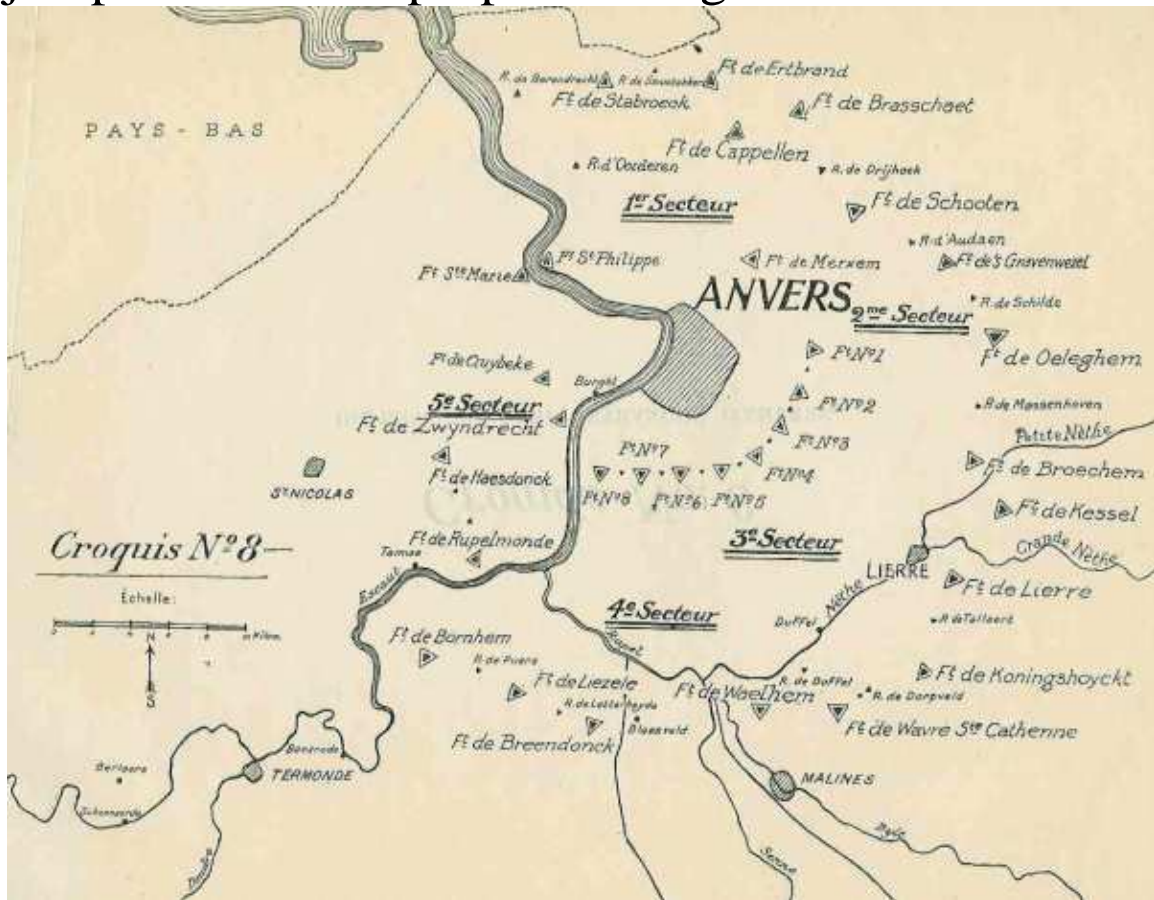
Bruxelles, lundi 5 octobre (1914)

Nous restons suspendus au sort d'Anvers, écoutant les détonations de l'artillerie qui nous poursuivent comme une obsession.

Les affiches que les Allemands ont placardées aujourd'hui sur les murs de Bruxelles disent ceci :
"Au cours de l'attaque sur Anvers, les forts de Lierre, Waelhem, Koningshoyckt (Koningshooikt) et les réduits intermédiaires ont été pris. Dans les positions intercalées entre eux, on s'est emparé de trente canons. La brèche ouverte dans la ceinture des forts extérieurs permet de mener l'attaque contre la ceinture intérieure de forts et contre la ville."

Les Bruxellois continuent à croire que les Allemands se vantent, comme d'habitude.

Voici, en attendant, quelques éléments antérieurs que j'ai pu recueillir à propos du siège d'Anvers.



Les Allemands ont entrepris quasi simultanément l'attaque des forts de Waelhem, Wavre-Sainte-Catherine (Sint-Katelijne-Waver) et Lierre, le samedi 26 septembre. Ces forts se situent dans le secteur sud-est de la première ceinture d'Anvers, Waelhem vers le sud, Lierre vers l'est et Wavre-Sainte-Catherine (Sint-Katelijne-Waver) au milieu.

L'artillerie allemande les a attaqués avec une violence inouïe mais peu de succès au début. Les intervalles entre les forts de Lierre et de Koningshoyckt (Koningshooikt) étaient défendus par des troupes d'infanterie belge et quatre batteries de campagne, et leurs positions furent vivement canonnées dès le mardi 30, mais le tir des Allemands était si peu précis qu'il ne tua qu'un des servants des pièces et causa peu de pertes à l'infanterie alors que eux subissaient d'énormes pertes. Mais ils ne se lassaient pas pour autant, avec l'extraordinaire ténacité

dont ils ont fait preuve au cours de cette guerre en allant en masses compactes à la rencontre de la mort et, dans la nuit du 1^{er} octobre, à la faveur de l'obscurité, ils arrivèrent à cent mètres de la bouche des canons belges, dont les tirs jonchèrent de cadavres le champ de bataille, obligeant les autres à se replier.

Le vendredi 2, vers quatre heures de l'après-midi, le fort de Waelhem devint soudain silencieux et les Allemands, croyant que leurs projectiles avaient détruit sa machinerie, envoyèrent trois bataillons d'infanterie, en reconnaissance, à quatre cents mètres du fort. Les Belges n'ouvrirent pas le feu sur eux et ils se replièrent donc pour revenir en plus grand nombre. Deux régiments complets se lancèrent à l'attaque mais, à peine furent-ils à portée de tir, que les pièces belges d'artillerie, intactes, firent d'épouvantables ravages dans leurs rangs.

On raconte également que les soldats belges formèrent peu après devant le fort un très gros tas de paille, qu'ils arrosèrent de pétrole et à l'intérieur duquel ils mirent quantité de poudre. La nuit venue, alors que les Allemands avaient à nouveau tiré sur le fort, les Belges enflammèrent la paille, qui se mua en immense brasier, tandis que la poudre déclenchait de retentissantes détonations. L'ennemi, croyant que le fort venait d'exploser, dupé par les flammes et le fracas, se précipita pour s'emparer de la position mais, à peine furent-ils à portée de tir de son artillerie, que les batteries tirèrent salve sur salve, les décimant, les fauchant comme les épis d'un champ de blé.

Le 3, on disait à Anvers que l'ennemi avait traversé la Nèthe, arrivant à Lierre ainsi qu'à Westerlo, et la population fut prise d'une panique qui dura plusieurs heures. Dans toutes les rues : on

voyait des charrettes chargées de valises, les banques étaient prises d'assaut par les épargnants, les boutiques et les maisons étaient fermées hermétiquement, et des milliers d'Anversois fuyaient vers la Hollande, dans l'impossibilité de gagner l'Angleterre, car les navires de la *Harwich Force* n'embarquaient que des Français et des Anglais. Et la panique monta d'un cran quand le bruit courut que le gouvernement allait se retirer à Ostende.

Cette rumeur fut démentie dans l'après-midi, ce qui contribua à restaurer un peu le calme, accentué ensuite par le fait que l'ennemi avait dû reculer de dix kilomètres, en ayant subi de terribles pertes.

Vers une heure de l'après-midi du samedi 3, l'issue du combat fut favorable aux Belges et les Allemands furent repoussés sur la Nèthe et à l'ouest de Duffel, ainsi que dans le secteur entre Boom et

Puurs, où les mitrailleuses belges firent des centaines de morts chez l'ennemi.



Le secteur de Waelhem avait été inondé et les Belges avaient fait sauter le pont de la Nèthe, ainsi que les quatre qui donnent accès à Lierre et celui de Duffel.

Le soir, on considérait que la victoire était complète parce que l'artillerie allemande

fonctionnait à peine alors que la belge continuait à vomir de la mitraille, faisant reculer l'ennemi.

Le dimanche 4 arrivaient des nouvelles comme quoi la situation s'améliorait sur tous les fronts et que la population d'Anvers apparaissait plus tranquille.

Les fonctionnaires du ministère des finances ont reçu aujourd'hui une circulaire des autorités allemandes, leur envoyant copie du décret adressé aux directeurs de province du territoire belge occupé et leur demandant la liste des employés prêts à continuer d'exercer leurs fonctions.

Le décret signale que, afin de veiller au recouvrement des contributions directes, des droits de douane et des accises, ainsi qu'au dépôt des sommes perçues, on bénéficiera de la coopération de fonctionnaires allemands, à qui les autorités belges doivent fournir toutes les informations qu'ils

demandent et doivent présenter leurs livres de comptes et leurs documents administratifs. Les fonctionnaires et employés – ajoute-t-il – qui ne signeront pas la déclaration de ne rien entreprendre contre l'administration allemande ne percevront aucun salaire.

Voici comment est formulée la déclaration :

"Le soussigné promet par la présente, conformément aux dispositions de la convention de La Haye du 18-10-1907, de continuer à exercer ses fonctions scrupuleusement et loyalement, de ne rien entreprendre et de s'abstenir de tout ce qui pourra porter préjudice à l'administration allemande."

D'après les Allemands, dès qu'ils auront pris Anvers, le débarquement des troupes anglaises sur le continent deviendra impossible, et ce sera pour eux le début du triomphe final.

*

Le 4 octobre, après un court bombardement, les Allemands, au nombre de trois mille, ont occupé Lanaken, le village proche de la frontière hollandaise dont j'ai déjà parlé, délogeant les cinquante soldats belges, qui constituaient la garnison et qui l'avaient défendu vigoureusement.

L'église a été détériorée par l'explosion de trois obus et l'ennemi a incendié plusieurs maisons du village dès qu'il a pu y pénétrer.

Berchem fut également bombardée.

*

Le samedi 3 octobre, dans l'après-midi, après le passage des troupes allemandes par Tournai, l'état-major ennemi a pris trente otages, parmi lesquels M. Soil de Moriamé, président du tribunal, les chanoines Douterlongue, Degand et Stimart, l'abbé Demeuldre, professeur du Séminaire, un avocat, un architecte, plusieurs industriels et commerçants notables, qui

furent mis en liberté dès le lendemain, vu que la population était on ne peut plus tranquille.

*

Hier, il y a eu un très violent duel d'artillerie sur toute la ligne mais, d'après les informations officielles du commandement belge, la situation reste stationnaire, tandis que en France – et c'est d'une importance capitale pour le sort d'Anvers et de la Belgique – les Allemands se voient contraints de se replier sur Soissons et Saint-Mihiel.

Les troupes belges tenaient, hier après-midi, la rive gauche de la Nèthe malgré les rudes attaques réitérées de l'ennemi. L'artillerie belge se comporte très bien. Voici l'un des faits d'arme que l'on cite pour démontrer sa précision :

Les Allemands venaient d'installer une mitrailleuse dans une maison sur deux de celles qui dominaient certaine position, dont on taira le nom.

L'infanterie belge le signala au commandant de la batterie la plus proche et, en deux tirs seulement, les mitrailleuses furent réduites au silence et les maisons qui les abritaient, démantelées.

*

Aujourd'hui circule la nouvelle, très discutée, selon laquelle les Allemands ont réussi à réduire au silence les forts de Lierre et de Koningshoyckt (Koningshooikt). Si c'est vrai, si Waelhem est détruite, si Anvers n'a pas d'eau, la situation du "*réduit national*" est désespérée. Mais cela ne doit pas être vrai, parce que les désastres ne doivent pas se succéder ainsi, brutalement, sans trêve : progression vers Anvers jusqu'à Malines, occupation de Malines, destruction du fort de Wavre-Sainte-Catherine (Sint-Katelijne-Waver) et maintenant le reste, la neutralisation de Waelhem et de Lierre ainsi que de Koningshoyckt (Koningshooikt), qui

impliquent la possibilité d'installer les canons de calibre 42 et de battre en brèche Anvers même, condamnée dès à présent à mourir de soif ...

A Bruxelles, on vit dans la fièvre. Les passions politiques, apaisées depuis qu'a commencé la guerre, reprennent de plus belle, les animosités un moment endormies se réveillent avec d'autant plus d'intensité. On accuse le gouvernement catholique ou l'opposition de tous les maux qui planent sur la Belgique et les Wallons accusent les Flamands et surtout les Anversois de ne pas être des patriotes, d'être prêts à marcher avec les Allemands s'ils y voient le moindre avantage.

On leur dit inutilement que sont aussi coupables de la faible défense du pays tant les catholiques que les libéraux et les socialistes, car ni les uns ni les autres n'ont jamais imaginé que la guerre était possible. Tout le monde avait confiance en l'absolu

respect de la neutralité de la part des grandes puissances et personne n'a jamais pensé qu'il faudrait la garantir avec ses propres forces, contre une tentation trop puissante.

Mais la rancoeur à l'encontre des Anversois cède moins de terrain que les vaines accusations à l'égard des partis, qui s'évanouissent avec un examen attentif et une libre discussion.

On répète : que les paysans de Flandre et des provinces d'Anvers et du Limbourg se sont montrés hostiles aux soldats belges et bienveillants à l'égard des Allemands ; qu'ils ont fait payer aux premiers jusqu'au verre d'eau qu'ils leur donnaient de mauvais gré et qu'ils ont négocié avec eux, leur réclamant des prix excessifs, un, deux et cinq francs pour une grande tranche de pain, quelques oeufs ou une tasse de café au lait, alors qu'ils cédaient tout de façon désintéressée ou presque à l'ennemi.

Les flamingants nient ces faits, en serrant les poings. Je crois que les uns et les autres exagèrent, parce qu'ils ne connaissent pas la mentalité du paysan, jaloux de sa propriété jusqu'à la plus sordide avarice. Même en Argentine, j'ai vu souvent – et je l'ai raconté il y a de nombreuses années dans *La Nación* – refuser au voyageur, dans les fermes sur le chemin, un morceau de viande ou une poignée de maïs, qu'il devait, pour ne pas mourir de faim, quasi prendre de force, même s'il promettait de les payer. Après cette démonstration de force, les paysans le respectaient placidement, acceptant avec plaisir la compensation. Il doit se produire la même chose ou quelque chose d'analogue dans toutes les campagnes du monde qui ne sont pas peuplées par des bergers d'Arcadie (N.d.T.), et c'est ce qui a dû se passer dans les régions flamandes de Belgique, comme cela aurait pu se passer dans les régions wallonnes.

Quant aux Anversois, très mercantiles et fort germanisés, il est vrai, il est possible qu'ils aient été découragés et qu'ils aient voulu en finir une bonne fois pour toutes. Mais il faut également dire, s'ils n'ont pas d'eau à boire, que l'on ne peut pas leur demander de mourir héroïquement comme les naufragés du radeau de *La Méduse*.

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo (23)* », in LA NACION ; 9/04/1915.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo (24)* », in LA NACION ; 10/04/1915.

Notes du traducteur (N.d.T.) :

Les bergers d’Arcadie ont été évoqués dans les *Idylles* de Théocrite.

Concernant les forts d’Anvers, vous pouvez consulter

http://www.sambre-marne-yser.be/article=6.php3?id_article=77

Fortifications d’Anvers, voir également :

<http://www.fortiff.be/ifb/index.php?page=a33>

Nous étant récemment rendu compte que, grâce à l’admirable travail de Benoît Majerus et Sven Soupart, le *Journal de guerre* (*Notes d’un Bruxellois pendant l’Occupation 1914-1918*) de Paul MAX (cousin du bourgmestre Adolphe MAX) était accessible sur INTERNET – il a été publié aux Archives de la Ville de Bruxelles / Archief van de Stad Brussel en 2006 –, il nous semble intéressant d’en citer des passages relatifs à

certaines événements évoqués par Roberto J. Payró.
(http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20Oguerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Paul MAX dit en date du :

Lundi 5 octobre 1914 (page 86). (...) *On entend les canons qui bombardent Anvers. La ville sera-t-elle prise ? Et sa capture amènera-t-elle la paix en Belgique... ou un surcroît de calamités ? Autant de questions auxquelles on ne sait que répondre et qui vous plongent dans une cruelle incertitude.*